

Diane Cuny, Sabrina Ferrara, Bernard Pouderon (éd.), *Les femmes illustres de l'Antiquité grecque au miroir des Modernes (XIV^{ème}- XVI^{ème} siècle), avec un Hommage à Christophe Plantin*, collection Christophe Plantin, Beauchesne Éditeur, 2020, 477 p.

Ce volume conséquent et érudit (chaque contributeur présente une riche bibliographie) réunit les actes du LXI^e colloque d'Études Humanistes organisé à Tours en juillet 2018 par le CESR (Centre d'Études Supérieures de la Renaissance). Ce colloque était un hommage à Christophe Plantin, le « prince des imprimeurs » du XVI^e siècle, né justement à Tours vers 1520 – dont le groupe de recherche et la collection portent le nom –, et à son insatiable curiosité pour les auteurs antiques qu'il a contribué à faire redécouvrir. Son sujet, les femmes grecques illustres célébrées par les érudits de la Renaissance, témoigne de l'intérêt du CESR pour la redécouverte du grec à cette époque : alors que le latin était resté vivace en Occident, le grec avait quasiment disparu et la redécouverte d'Homère et autres auteurs grecs par des humanistes comme Pétrarque et Boccace, Thomas More, Guillaume Budé ou Érasme a changé leur regard sur l'Antiquité.

Les femmes retenues comme objet d'étude sont les *mulieres clarae* de Boccace – des figures mythologiques (Pénélope, Hélène, Hécube, Clytemnestre et Penthésilée) qu'il a fait sortir de l'oubli – mais aussi des personnages historiques (Cléopâtre) ou religieux (Sainte Pétronille) ; pas nécessairement nées en Grèce, elles sont grecques car mises en avant par la littérature grecque antique. À la Renaissance, ces femmes, récupérées et présentées sous différentes facettes selon les besoins des auteurs, ont également mis en évidence des débats sur les qualités propres au sexe féminin et la place des femmes dans la société.

Le colloque s'est focalisé sur les débats français et italiens sur ces questions – les contributions sont d'ailleurs dans les deux langues –, étudiés dans une perspective transversale mêlant littérature, arts, philosophie, histoire et philologie.

Les actes commencent par un préambule intitulé « Hommage à Christophe Plantin », constitué de quatre contributions en français et en anglais qui retracent l'histoire de l'édition des textes grecs aux Pays-Bas, à partir du premier livre contenant des caractères grecs imprimé par Thierry Martens, en 1491 (le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu, du XII^e s.). Ce préambule met l'accent sur le rôle de C. Plantin, principal éditeur de textes grecs aux Pays-Bas à partir de la seconde moitié du XV^e siècle. Parmi ses publications, en 1568, les *Carmina novem illustrium feminarum*, recueil de neuf poétesses grecques, introduisent le sujet plus spécifique du colloque.

Le premier chapitre, « Autour de Boccace », s'interroge sur le rôle joué par cet auteur dans l'intérêt porté par la Renaissance aux femmes grecques antiques. Boccace y est présenté comme « le premier humaniste accompli » par Sabrina Ferrara (p. 73-6), car à la différence de celui qui est traditionnellement considéré comme le « père de l'humanisme » italien, Pétrarque, il a œuvré pour la redécouverte du grec dans son pays. Le choix des 106 femmes antiques dont il présente la biographie dans son *De mulieribus claris* (1361) témoigne d'ailleurs, selon Claudia Zudini (p. 77-98), de sa volonté de mettre en valeur la *translatio studii*, le passage de la sagesse de l'Orient grec à l'Occident romain, puis italien : ces femmes ont pour caractéristiques communes, de Sappho à Minerve, leurs *vires ingenii*, les capacités de leurs esprits. Du moins pour la plupart d'entre elles, nuance la contribution de Davide Canfora (p. 99-110) : Boccace n'a pas revisité l'image de la *Cleopatra lussuriosa* de Dante en la confrontant au portrait, plus historique et moins à charge, qu'en brosse Plutarque. Mais, comme le montre S. Ferrara dans une seconde contribution (p. 111-134), il écarte explicitement tout ce qui nuancerait la *pudicitia* de Pénélope – notamment la mention d'un

fils conçu avec un prétendant, rapportée par Lycophron – et la présente comme une femme que sa moralité pourrait poser en modèle de vertu chrétienne.

En effet, les figures féminines mythologiques sont, pour reprendre le mot d'Elena Filosa (p. 123), « démythologisées », ancrées dans l'histoire, et leur caractère exemplaire prend d'autant plus de valeur qu'il ne doit rien aux dieux mais tout à leurs qualités humaines. C'est pour cela, selon Antonio Sotgiu (p. 135-152), que Boccace peut faire figure de précurseur de la grande littérature romanesque moderne : Cervantès aurait par exemple approfondi la lecture boccacienne du mythe de Céphale, qui perd sa femme Procris pour avoir trop voulu mettre à l'épreuve sa fidélité. Que les femmes retenues s'illustrent par leur valeur intellectuelle, civile, militaire, ou par les atrocités qu'elles ont commises, Boccace, selon Renzo Bragantini (p. 153-174), soucieux de captiver l'attention de son lecteur par ses changements de registres, cherche avant tout à individualiser des types humains pour instruire en amusant, suivi par de nombreux auteurs italiens modernes.

Après une analyse philologique des trois groupes qu'on peut dégager dans la quinzaine de traductions françaises connues des *Femmes illustres*, menée par Richard Trachsler (p. 175-192), le chapitre se conclut par une étude de leur représentation picturale dans deux de ces manuscrits, destinés aux cours françaises de Bourgogne et du Berry au XV^e siècle. Giulia Puma (p. 193-218) les qualifie de « visualisations » plutôt que d'illustrations, tant les figures antiques sont adaptées à l'époque de leur réception, non seulement parce que costumes et environnement sont médiévaux, mais également parce qu'elles sont représentées dans toute une série d'actions les rapprochant davantage du contexte de Christine de Pizan que de l'Antiquité grecque, qu'elles soient érigées en modèles de vertu (Pénélope), avertissent des vices à éviter, notamment l'orgueil (Niobé), ou empiètent sur des domaines masculins : les Amazones représentées en robes et en armes, mais aussi Sappho dans le champ intellectuel, traitée comme les saints évangélisant leurs auditeurs, ou Minerve, inventrice dans de multiples domaines.

Le chapitre II, « Figures mythologiques et constructions allégoriques », aborde les figures mythologiques comme vectrices de la moralisation, voire de la christianisation de l'héritage païen. Jean-Jacques Vincensini (p. 221-244) y traite d'abord de Penthésilée vue par Christine de Pizan dans *Le livre de la Cité des Dames* (1403-1405). Cette cité idéale peuplée de femmes issues de l'Antiquité et des Écritures doit beaucoup à sa principale source, Boccace : elle abrite d'ailleurs 74 des 106 femmes illustres. Elle puise aussi dans une compilation de textes disparates du XIII^e siècle, *L'histoire ancienne jusqu'à César*. Cependant, à la différence de ses sources selon lesquelles Penthésilée recherche les faveurs d'Hector, Christine de Pizan insiste sur la volonté de la reine des Amazones de rester vierge - comme le dit J.-J. Vincensini « purement combattante [...], ni épouse ni mère » (p. 233). Ce personnage plus qu'humain du temps mythique des origines s'articule, au temps de l'écriture, à la figure opposée de l'écrivaine ayant la truelle-plume de la bâtisseuse, selon la théorie de la compensation de Christine de Pizan : chacune apporte à une autre ce qui lui manque pour composer une image complète de l'idéal féminin.

C'est ensuite à Alétheia, mise en scène par le poète crétois Léonardos Dellaportas dans le poème *Questions et Réponses entre un Etranger et la Vérité* (1403-1411), que s'intéresse Georgios Arabatzis (p. 245-256). Dellaportas s'y représente lui-même, homme cultivé devenu ambassadeur de Venise puis jeté en prison par les calomnies d'une femme de moralité douteuse, devisant avec Aléthia de la nature humaine et féminine en particulier. Cette Dame Vérité est empreinte de piété byzantine, mais est également l'écho de son ancêtre antique. Dellaportas maîtrise d'autant mieux la littérature grecque antique que les manuscrits quittant Byzance, alors en crise, pour l'Italie passent

par la Crète et qu'il y a très probablement connu Léonce Pilate, le professeur de grec de Boccace et Pétrarque. Plus que la garante de la Vérité éternelle, Alétheia est donc ici une figure littéraire témoignant de la vérité momentanée d'une communauté à cheval entre deux mondes culturels, la colonie vénitienne de Crète tiraillée entre l'orient byzantin et l'influence de la Sérénissime, mais s'inscrit par là même dans la durée de la culture gréco-latine méditerranéenne.

Guillaume Budé, dont parle ensuite Virginie Leroux (p. 257-276), convaincu de la supériorité de la littérature grecque et soucieux de rivaliser avec les Italiens qui se revendiquaient héritiers des Romains, se réjouit du philhellénisme de François Ier dont il est le Maître de la Librairie. Fêré d'allégories, il a souvent recours aux divinités grecques, essentiellement masculines, mais pas seulement. Dans le *De philologia* (1532), une conversation fictive avec le roi, il se présente comme l'époux de Philologie-Pandore, pour développer le paradoxe de l'intellectuel pauvre marié à celle dont le nom signifie « dotée de tous les biens ». Plus loin il utilise Pénélope comme figure de la sagesse du roi, puis comme allégorie de la France, la toile étant alors la paix tissée et détissée. Dans le *De transitu*, Circé et Calypso incarnent en revanche les obstacles que le chrétien doit éviter : les figures féminines peuvent être positives ou négatives selon le propos de Guillaume Budé qui, loin de les essentialiser, utilise la plasticité du mythe pour défendre un projet politique fondé sur les « bonnes lettres ».

Enfin, Massimiliano Traversino Di Cristo (p. 277-300) s'intéresse à la figure d'Artémis dans l'art pictural du XVI^e siècle. La chasteté, mais aussi l'autorité, la royauté de cette figure qui commande aux hommes, cette idée de la nature impossible à embrasser du regard et dont l'homme est sujet, font particulièrement écho à la sensibilité de la Renaissance et expliquent l'engouement pour cette figure, et notamment la volonté de figurer les femmes de pouvoir sous ses traits : ainsi Diane de Poitiers, ou Elisabeth II d'Angleterre sous le pinceau de Giordano Bruno.

Le troisième chapitre, « Poétesses, personnages de roman et de tragédie » (p. 301-388) analyse les transformations de ces héroïnes opérées par les auteurs de la Renaissance.

Il s'ouvre avec une contribution de Franziska Meier sur la redécouverte de Sappho en Italie dans les années 1350. S'interrogeant sur une fresque qui représente le suicide de la poétesse, peinte lors de la restauration de la maison de Pétrarque à Arquà au XVI^e siècle, alors que le poète n'en fait pas état dans son œuvre, elle explore la réception de la figure de la Sappho au XVI^e siècle, Pétrarque et Boccace n'ayant eu accès qu'à des sources très lacunaires par rapport aux découvertes ultérieures. Dans les *Triumphs* de Pétrarque, celle-ci est présentée comme une jeune poétesse grecque, sans plus de détails. Il est difficile de savoir si cette insistance sur sa jeunesse est destinée à occulter son homosexualité pour ne pas heurter la morale, comme le suggèrent certaines études actuelles, ou si, ignorant ce point, Pétrarque souhaite, par cette jeunesse éternelle, la mettre au rang des Muses. Boccace lui consacre un chapitre des *Mulieribus claris* ; il en fait un réel personnage féminin et donne une image plus complète de la poétesse. Il insiste sur le *studium* grâce auquel elle maîtrisait, outre l'art poétique, plusieurs instruments de musique et raconte une histoire d'amour malheureuse, qui ne sera pas reprise par Christine de Pizan, mais qui lui inspirerait une métrique personnelle. Dans le *Bucolicum Carmen* (1367) cependant, la Sappho de Boccace s'éloigne de la poésie vernaculaire et de toute existence historique pour incarner la poésie sublime, et c'est cette figure mythifiée qui au XVI^e finit par incarner l'ambition la plus haute des poètes humanistes.

Sergio Capello s'intéresse à un personnage inconnu avant 1530, Chariclée, protagoniste des *Ethiopiennes* d'Héliodore (IV^e s.), publié à Bâle en 1534. Les deux héros, chastement amoureux, finissent par se marier après de nombreuses péripéties. La version française d'Amyot (1547) est une

étape importante de sa redécouverte, bien qu'il présente le roman comme une fable dépourvue de la grandeur nécessaire à une fonction éducative, réservée à l'histoire : c'est un aimable divertissement mondain, qui peut selon lui concurrencer les romans chevaleresques et sentimentaux en vogue à l'époque. Dans les éditions qui se succèdent à la fin du siècle, l'accent est de plus en plus mis sur l'héroïne, Chariclée, louée pour sa chasteté, sa constance, sa tempérance et sa fidélité. C'est ainsi tout naturellement qu'elle finit par être consacrée, dans les *Femmes illustres ou Harangues héroïques* des Scudéry (1644) comme parangon d'amoureuse vertueuse, plébiscitée par les catholiques comme par les protestants, qui promet pour les humanistes européens un modèle de passion amoureuse maîtrisée jusqu'au mariage. C'est un personnage qui diverge des stéréotypes de la Renaissance : elle agit et existe au sein d'un couple équilibré, c'est une héroïne courageuse et volontaire, peu conforme à l'image de la femme subordonnée à l'homme, comme les héroïnes des récits idylliques médiévaux. Comme le conclut Sergio Capello (p. 331), « la canonisation de Chariclée [...] participe sans doute, à sa manière, à un conflit culturel et idéologique ayant parmi ses enjeux le statut et le rôle de la femme dans la société contemporaine ». Dans la contribution suivante, Maria Maslanka-Soro met en évidence la contamination de l'héroïne historique de la *Rosamunda* de Giovanni Rucellai, reine lombarde célébrée par *l'Historia Longobardorum* (786), par *l'Antigone* de Sophocle. Alors que la femme historique, pour se venger de son mari – qui l'avait obligée à boire dans un calice creusé dans la tête de son propre père –, n'hésite pas à séduire un jeune homme pour qu'il tue son époux, ni, pour remercier ce jeune homme, à l'épouser pour mieux l'empoisonner, le personnage de Rucellai partage les vertus et la noblesse de caractère de l'héroïne antique. Diane Cuny brosse ensuite une comparaison du personnage de Clytemnestre dans les *Electre* de Sophocle et de son traducteur Lazare du Baïf (1537) : le personnage est plus tranché dans la traduction, à la fois plus noir dans la bouche du chœur et plus maternel dans ses propres tirades. Du Baïf essaie également de motiver le meurtre final en ajoutant une allusion à la loi du talion (« mal pour mal te rendra ») et une phrase du chœur insistant sur la valeur exemplaire de cette vengeance. Enfin, Bruno Méniel s'intéresse au personnage d'Hécube dans quatre tragédies humanistes de Nicolas Filleul, Robert Garnier, Antoine de Montchrestien et Claude Billard. Ces pièces interrogent toutes le rapport au destin, au divin et à la loi, mais opposent également au héros viril de l'épopée l'héroïne féminine de la tragédie, qui recourt à la ruse par faiblesse et non par perversité et lutte pour préserver, non un peuple, mais une famille.

Le dernier chapitre, « Perspectives historiques » (p. 389-448) met en lumière les parallèles entre les femmes antiques, ou du moins la perception qu'on a en à l'époque, et les questions sociétales sur la place de la femme qui agitent la Renaissance.

Paolo Viti commence par répertorier les femmes grecques, dans une acception assez large du mot car il inclut tous les territoires de culture grecque, décrites par Vespasiano da Bisticci dans son *Libro delle lodi delle donne*, et les sources qu'il a pu utiliser pour rédiger ce catalogue de biographies, incluant quelques saintes (Marguerite, Théodosie,...). Massimo Scandola analyse ensuite *La noblesse et l'excellence des femmes et les défauts des hommes*, publié par Lucrezia Marinelli en 1600. Fille du médecin et érudit Giovanni Marinelli, Lucrezia est une intellectuelle et elle participe aux débats sur la place de la femme dans la société vénitienne baroque, avant le « tournant misogynne » du XVII^e siècle. Les femmes grecques qu'elle brosse comme des archétypes de force ou de douceur, des modèles de femmes savantes font écho aux « femmes seules », cultivées mais cloîtrées, souvent comparées aux Muses, auxquelles la Sérénissime s'intéresse particulièrement au début du XVII^e siècle. Lucrezia Marinelli entend donc bien contribuer au débat sur l'éducation des femmes de son temps grâce à

l'évocation de ces modèles antiques. De même, *Le livre du courtisan* de Baldassar Castiglione (1528) étudié ici par Maria Teresa Ricci, discute de l'éducation et de la place de la femme dans la société. Plutôt « gynophile », Castiglione est fasciné par les qualités intellectuelles d'Aspasie, qu'il propose comme modèle de formation à sa « dame de palais » – qui doit naturellement, au contraire de la célèbre courtisane, y ajouter une parfaite chasteté.

Enfin, Bernard Pouderon étudie l'origine et la postérité de la légende de Sainte Pétronille, beaucoup plus populaire en Italie qu'en France. Fille de Pierre, martyre honorée d'une sépulture dans la basilique Saint-Pierre de Rome, elle apparaît pour la première fois dans les *Actes de Pierre* (II^e s.). Le personnage semble être un assemblage de la belle-mère de l'apôtre, qu'il guérit de la fièvre, de son anonyme fille des *Actes* apocryphes, et de la noble Domitilla, nièce de Domitien s'étant vouée à la chasteté : à partir du V^e siècle, Pétronille préfère mourir que renoncer à sa virginité. Sa légende jouit d'une grande popularité, de Bède le Vénérable (IX^e s.) à la *Légende dorée* de Jacques de Voragine (1261-1266). Le tombeau contenant ses restes supposés, dans la basilique Saint-Pierre, fut même décoré en 1622 d'un tableau de Guerchin. Sainte imaginaire, son personnage à l'influence bien réelle traduit l'intérêt grandissant pour un courant ascétique qui prône non plus seulement la chasteté conjugale, mais la virginité.

Ces actes présentent donc à la fois un tableau détaillé de la remise à l'honneur des héroïnes grecques, grâce au renouveau de l'étude de cette langue dans l'Europe de la Renaissance, dans la lignée de Boccace, et les enjeux de cet engouement littéraire. Idéalisées, relues à la lumière d'une époque et d'une religion nouvelles, ces figures féminines permettent aux auteurs qui s'en saisissent d'observer, dans ce miroir souvent déformant, et d'interroger la place des femmes dans la société qui est la leur.

Sonia Richasse
Janvier 2021
©Antiquité-Avenir